



Ordre des traducteurs, terminologues  
et interprètes agréés du Québec

# Circuit

[www.ottiaq.org](http://www.ottiaq.org)

L'ÉVOLUTION RÉCENTE DE LA FORMATION



# Traduire le bouddhisme : l'expérience de Kumārajīva ou la Roue des langues

*Selon la tradition, l'enseignement du Bouddha peut emprunter plusieurs langues et registres afin de s'adapter aux exigences et au niveau spirituel de chaque être. Au début du V<sup>e</sup> siècle, en Chine, Kumārajīva contribua à diffuser le bouddhisme sur une vaste échelle en conjuguant méditation et traduction.*

Le bouddhisme connaît une certaine popularité en Occident. Plusieurs Écritures fondatrices de cette tradition spirituelle et philosophique d'origine indienne sont accessibles à un lectorat non initié aux langues asiatiques, et ce, grâce à de nombreuses traductions modernes, qui suscitent l'attention de savants, pratiquants et sympathisants. Pourtant, en dehors d'un cercle restreint de spécialistes, le nom de Kumārajīva – sa vie, son œuvre, l'importance primordiale de son expérience traductive – demeure dans l'ombre. Moine-traducteur Kumārajīva compte parmi les artisans les plus industriels de la diffusion du bouddhisme en Chine et, indirectement, de sa propagation sur une vaste échelle.

## Un travail de moine

Kumārajīva (nom chinois : Jiūmóluóshī, 344-413 env.) appartient à la deuxième génération de traducteurs d'Écritures bouddhistes compilées en sanskrit (et en pâli) vers le chinois. Son profil correspond à l'un des paradigmes de la figure polyédrique du traducteur d'autrefois : érudit et lettré de haut niveau, grand voyageur, médiateur culturel, pratiquant, moine et même conseiller de Cour, Kumārajīva n'était pas un spécialiste en traduction. Dans l'Empire du Milieu, la professionnalisation de cette activité, s'inscrivant dans le processus de

spécialisation individuelle du travail, se développe surtout à compter de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des suites de la pénétration hégémonique du savoir occidental. D'ailleurs, même dans notre environnement universitaire contemporain, les traducteurs et interprètes d'œuvres classiques et littéraires ne sont pas nécessairement des experts de cet art complexe qu'est la traduction. Rien d'étonnant, donc, si les activités et les fonctions exercées par Kumārajīva se démarquent par leur variété. Pourtant, ni ses périples vers les hauts-lieux du bouddhisme (le Cachemire en particulier), ni ses pratiques méditatives et sa vie monastique, ni ses difficultés politiques n'empêchèrent sa percée dans le domaine de la traduction.

Après avoir enduré une longue période (384-401) de semi-captivité dans la ville de Liangzhou sous la dynastie des Qin antérieurs (351-394), hostiles au bouddhisme, il fut réhabilité par l'empereur Yao Xing (366-416), de la dynastie des Qin postérieurs (384-417). Kumārajīva s'installa dans la capitale Chang'an en 402 et entreprit un véritable « travail de moine » : selon les répertoires les plus généreux, il aurait transmis aux Chinois soixante-quatorze textes d'origine indienne.

À l'instar d'autres interprètes de l'enseignement du Bouddha dans l'Empire du Milieu, Kumārajīva n'était pas d'origine chinoise ; il naquit vraisemblablement à Kucha,

localité névralgique de la branche septentrionale de la Route de la soie, dans une vaste région de l'Asie centrale, aussi nommée Sérinde (aujourd'hui le Xinjiang, province autonome de la République populaire de Chine). Issu d'une famille noble, il reçut une éducation approfondie et maîtrisait le sanskrit, l'une des langues littéraires de l'Inde ancienne et du bouddhisme. Pendant les années de plomb marquées par ses adversités politiques, il apprit certes à s'exprimer oralement en chinois, mais il n'écrivait guère la langue chère aux lettrés, aux érudits, aux élites politiques et aux Sages de Chine. Sa langue dominante n'étant pas le chinois, il était donc entouré d'une équipe de moines, lecteurs, interprètes, scribes et correcteurs autochtones.

## Versions et conversions

En plus de l'activité herméneutique et traductive, une séance de travail dans les communautés bouddhistes se caractérisait par des comportements à connotation rituelle : les moines lisaient à voix haute les Écritures, les psalmodiant en cadence ; la communauté écoutait avec déférence, les scribes se recueillaient afin de faire circuler le juste souffle à travers leurs calligraphies. Or, ces modalités étaient monnaie courante dans la Chine du V<sup>e</sup> siècle : les interprètes de la langue source ne



Sūtra de Vimalakīrti, chap. 9

coïncidaient pas nécessairement avec les traducteurs – selon l'acception moderne du terme : spécialistes qui aboutissent à la production d'un texte écrit – dans la langue cible. Le travail d'équipe caractérise aussi la pratique de la traduction dans le monde contemporain, mais les responsabilités, les compétences et le statut des membres ont considérablement changé au fil du temps. Kumārajīva, loin d'être un simple consultant, dirigeait les opérations en tant que détenteur de l'enseignement bouddhique. Les secrets de la doctrine de l'éveil étant enfouis dans la langue source, ses experts jouaient un rôle de premier plan dans le processus de transposition vers la langue d'arrivée.

La méthodologie de Kumārajīva est novatrice par rapport à celle des premiers traducteurs en ce qu'elle dépasse les écueils du littéralisme, sur le plan de la forme, et, ceux de l'adaptation conceptuelle sur le plan



du contenu. Ses versions visaient en effet à véhiculer le sens général et l'esprit des Écritures suivant, en même temps, un principe d'économie et de fidélité. Il convient de rappeler, à ce propos, que la traduction des textes sacrés issus du bouddhisme indien représente, dans l'histoire chinoise, la première expérience traductive systématique et productrice de résultats écrits durables. Elle ne commence qu'un siècle après l'introduction du bouddhisme en Chine (65 apr. n.e.), avec le moine parthe An Shigao (148-170). Les traducteurs du sanskrit se heurtaient à un nombre considérable de lacunes en chinois ; ils ne disposaient d'aucun modèle ni d'aucune réflexion de nature traductologique. Selon la stratégie dite « appariement conceptuel » (*geyi*), les premières traductions étaient donc tissées de termes empruntés aux sagesses chinoises, le taoïsme en tête. Les traductions de Kumārajīva, en revanche, ont le mérite d'être plus proches des textes sanskrits et même plus fidèles à l'original que certaines versions simplifiées ou rédigées tardivement dans les langues vulgaires de l'Inde. La pénurie d'information sur les sources ne lui facilitait certes pas l'opération de report dans le processus de traduction. Pourtant, les résultats des activités de ce moine et de ses confrères sont remarquables si l'on pense que leur plein essor ne dura qu'une

décennie et des poussières (de 402 à 413).

Il importe ainsi de souligner que des Écritures incontournables de la tradition du Grand Véhicule (le Mahāyāna), telles le *Sūtra du Lotus* et le *Sūtra de Vimalakīrti* (compilés en Inde au début de notre ère) sont aujourd'hui disponibles en français et en anglais et circulent aisément à nos latitudes grâce à des traductions réalisées sur la base des versions de Kumārajīva (*infra* « Repères bibliographiques »). L'enseignement du Bouddha s'avère-t-il alors dénaturé par ce jeu complexe de transferts linguistiques qui a débuté il y a au moins deux millénaires, de l'Inde à la Chine, puis de la Chine aux pays de l'Ouest ? Or, indépendamment des phénomènes d'adaptation, de métissage et de transformation que la foi d'origine indienne a connu tout au long de son histoire, dans une perspective bouddhiste, la traduction des Écritures constitue une activité dévotionnelle et méritoire. Loin de représenter, *a priori*, une forme d'appauvrissement spirituel, une perte de sens, voire une trahison, la transposition de la parole

du Bouddha dans les différentes langues du monde revêt plutôt une fonction salvifique partagée par les interprètes et les destinataires.

N'est-ce pas, cependant, une incohérence doctrinale de mettre en valeur l'expérience traductive au sein d'une tradition qui prône le silence afin de développer un esprit d'éveil, par delà la raison langagière ? Le *Sūtra de Vimalakīrti*, parce qu'il préconise la déverbalisation – étape aussi fondamentale dans le processus traductif nous offre une clé pour résoudre cette contradiction apparente. Le chapitre 9 se conclut, en effet, par cette célèbre remarque : « Seulement en parvenant là où ni écriture, ni langue, ni parole ne subsistent, on aura véritablement accès à la non-dualité. » (Voir l'image *supra*). Voilà alors qu'il existe au moins une phase essentielle, commune à la méditation bouddhiste et à la traduction : la déverbalisation, qui efface, ne serait-ce que pour un instant ineffable d'expérience fusionnelle, le dualisme entre la source et la cible. ☞

**Anna Ghiglione**

#### Repères bibliographiques

*Quelques œuvres traduites du chinois des versions de Kumārajīva*

CARRÉ, Patrick, *Soutra de la Liberté inconcevable. Les enseignements de Vimalakīrti*, Paris, Fayard, 2000.

ROBERT, Jean-Noël, *Le Sūtra du Lotus*, Paris, Fayard, 1997.

WATSON, Burton, *The Lotus Sutra*, New York, Columbia University Press, 1993.

*The Vimalakīrti Sutra*, New York, Columbia University Press, 1997.

#### Autres textes

BASTIN, Georges L. et CORMIER, Monique C., *Profession traducteur*, Montréal, Le Presses de l'Université de Montréal, 2007.

CHEUNG, Martha P. Y. (dir.), *An Anthology of Chinese Discourse on Translation. Volume 1 : From Earliest Times to the Buddhist Project*, Manchester, UK and Kinderhook Manchester (UK), Kinderhook (NY), Manchester, UK and Kinderhook Manchester, UK and Kinderhook Manchester, UK and Kinderhook Manchester, UK and Kinderhook St. Jerome Pub., 2003.

DELISLE, Jean et WOODSWORTH, Judith (dir.), *Les Traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2001.

GHIGLIONE, Anna, *L'Expérience religieuse en Chine. Sagesse, mysticisme, philosophie*, Paris : Montréal, Médiaspaul, 2009.

HUREAU, Sylvie « Traduction et offrande rituelle de la parole du Buddha en Chine », *Cahiers « Mondes anciens »*, [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 17 décembre 2009. URL : <http://mondesanciens.revues.org/index97.html>